

Ce que le corps donne

Le corps d'Amina n'avait jamais été seulement un corps. C'était une frontière poreuse, une porte entrouverte entre elle et le monde. Elle le savait depuis toujours : sa peau écoutait le vent, ses os répondaient au sable, et son souffle changeait selon ce dont la vie avait besoin.

À Gaza, la guerre avait rendu chaque chose plus lourde : l'air, le silence, les pas. La nuit, elle sentait la peur vibrer dans le sol avant même que les murs tremblent. Alors elle fermait les yeux et laissait son corps se souvenir d'autres formes. Elle devenait chat pour se glisser entre les gravats et rapporter un morceau de pain. Elle devenait oiseau pour voir, de très haut, quelles routes étaient encore ouvertes. Elle devenait chien pour retrouver son petit frère quand il se perdait dans la foule.

Chaque transformation lui coûtait quelque chose : un peu de chaleur, un peu de force, un peu d'elle-même. Mais le corps était fait pour répondre au monde, et le monde appelait sans cesse.

Un jour, il n'y eut plus rien. Plus de pain, plus de riz, plus même l'odeur de la nourriture. Sa mère ne parlait presque plus. Son père restait immobile, les yeux perdus. Son frère dormait trop longtemps.

Alors Amina sortit seule, sous un ciel sans couleur. Elle posa ses mains sur la terre froide. Elle écouta. Le monde ne demandait plus de voir, ni de courir, ni de chercher. Il demandait de nourrir.

Son corps hésita.

Elle pensa à la chaleur de la main de sa mère, au rire de son frère, au bruit de la mer qu'elle aimait tant. Elle comprit que le corps n'était pas seulement une forme pour vivre, mais une promesse offerte aux autres.

Quand sa famille la chercha, ils ne trouvèrent que des traces légères, presque effacées, comme si le vent les avait dessinées.

Ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, ils mangèrent un peu. Et dans l'air, très doucement, quelque chose veillait encore sur eux — un souffle, une présence, invisible, mêlée au monde.